

ARTS

François Rouan

Autour de l'empreinte

Peinture, collage, photographie...

Sensuelle ou intellectuelle, intime ou universelle, l'œuvre protéiforme de François Rouan explose de matières, de couleurs, de mouvements.



Dans son panthéon figurent Matisse et Jacques Lacan, les fresques des primitifs italiens et le film *Shoah*, de Jacques Lanzmann (1985). Traversé d'échos, de rimes, d'allusions discrètes ou plus affirmées, l'univers de François Rouan, 82 ans, est un paysage mouvant, complexe et coloré, intellectuel et sensuel. Un monde qu'il construit à sa manière, singulière, cérébrale, dans la solitude de son atelier de Laversines, dans l'Oise. Depuis près de soixante ans, l'artiste slalome entre supports et techniques picturales, de la toile peinte à la cire à la photographie argentique retravaillée, du dessin à la mine de plomb au collage de gouaches découpées, du vitrail au film expérimental. Comme en témoigne l'exposition d'envergure que lui consacre le musée des Beaux-Arts de Lyon, huit ans après une rétrospective au musée Fabre de Montpellier et plus de quatre décennies après sa première grande exposition au centre Pompidou, en 1983.

Ce sont ses tressages, de singuliers canevas de toile où le tableau se décompose pour se recomposer, dans un entrecroisement de bandes pigmentées et texturées, qui ont fait la notoriété de l'artiste. Une technique qui est une des trames centrales de son travail, même si cet expérimentateur a par moments délaissé cet art de l'enchevêtrement géométrique. Sans jamais cesser d'explorer les façons de « faire de la peinture », par l'incision, l'empreinte du corps, le recouvrement d'une technique par une autre. Édifiant un œuvre dont la séduction tient aussi à sa technique picturale complexe.

Ce qui saute aux yeux, d'abord, c'est le génie du coloriste. Régulièrement, l'ancien élève des Beaux-Arts de Paris a évoqué Matisse parmi ceux qui l'ont nourri. Leurs chemins géographiques sont inversement symétriques : lui, l'enfant de Montpellier, a

pris la route du nord pour s'installer en Picardie quand le maître fauve descendait toujours plus au sud, vers Nice et la lumière méridionale. Mais comme lui, Rouan compose avec des gouaches découpées. Comme lui aussi, il brille dans l'association des couleurs, saisissante dans la série « Odaïques Flandres » (réalisée entre 2009 et 2011), palette chaude où les bleus se fondent dans l'orangé et l'écarlate. Comme dans les arabesques violines et vermillon des « Vénus écaille » (2011-2024) ou les turquoise et outremer haussés de corail de *Saxifrage* (2020).

C'est aussi la couleur, géométrie de bleus outremer profonds striés de noir cendre ou éclaboussés de taches rouge sang, qui accroche le regard quand on découvre la série des « Stücke », dans la première salle de l'exposition. Entrée en matière qui fixe le peintre dans son histoire familiale et dans son siècle. Rouan est né en 1943, alors que son père avait rejoint les maquis cévenols. À l'âge de 1 an, il est arrêté puis emprisonné avec ses parents. Il reçoit la guerre et la Résistance en héritage. Quarante ans plus tard, il est bouleversé par le visionnage de *Shoah*. Se pose, dès lors, cette question : comment « mettre en rapport l'immensité de ce rectangle des morts, et le cadre étroit et misérable du tableau » ? Sa réponse, il l'esquisse dans une série de toiles aux titres sans équivoque : *Le Voyage d'hiver* (1988) ; *Bûche-Brasier-Ruine-Stücke*. *Stücke* (« morceau », « pièce » en allemand), cette « unité de mesure » avec laquelle les nazis opèrent le décompte des corps déshumanisés. Chez lui, l'irreprésentable prend la forme d'empreintes de bûches aux veines apparentes ramassées dans le bois proche de son atelier, de dessins de crânes empruntés à Cézanne. Un assemblage de « morceaux » évocateur mais jamais figuratif, avec ses lignes droites comme des rails, ses quadrillages grillagés.

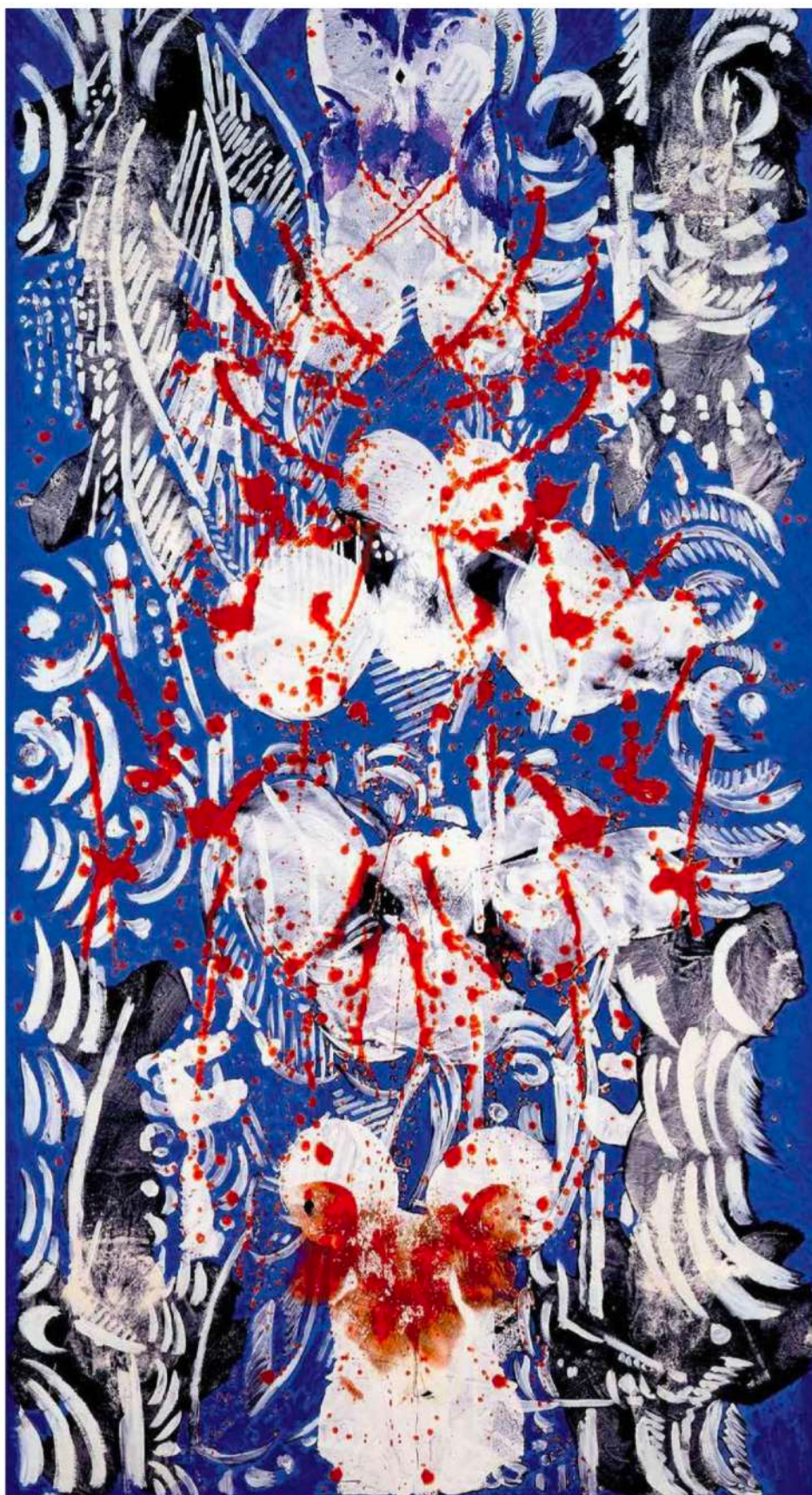
Autant que l'empreinte de la mémoire, intime et universelle, c'est aussi celle du corps qui habite son œuvre. L'empreinte physique et sensuelle des cuisses, des seins ou des ventres de ses modèles, enduits d'un mélange de poudre de marbre et de kaolin, dont les traces sont transposées sur un papier de soie japonais. On pense aux « Anthropométries » d'Yves Klein, mais ici, la trace du vivant, ses formes organiques souvent réassemblées se fondent dans des ornements de spirales, de marbrures, de zébrures, dont les formes concentriques évoquent l'onde des empreintes digitales. Les paumes et les doigts écartés renvoient, eux, aux origines les plus primitives de l'expression picturale.

La sensualité sourd dans la série « Roses turques », variations, entre dessin à l'encre, peinture et photo argentique, qui déclinent l'empreinte du sexe féminin, cette « Origine du monde » chère à son ami Jacques Lacan qui avait acquis le sulfureux tableau de Courbet. Rouan retravaille à même le film, impressionne la pellicule plusieurs fois, la rehausse de peinture, la grave au stylet, tresse parfois ses tirages. De ce jeu de cache-cache, entre abstraction et figuration, entrelacs de reflets et de fausses symétries, semblent surgir les pétales d'un fleur ou les ailes d'un papillon.

L'empreinte, c'est enfin celle de la géographie et de l'histoire de l'art. La mémoire de ses années italiennes – le peintre a séjourné à la Villa Médicis puis à Sienne dans les années 1970 – est présente quand il dialogue avec une fresque du primitif Ambrogio Lorenzetti. Ou quand il s'empare de ses paysages toscans avec une minutie exquise dans des dessins au crayon sur papier Canson (« Figures/paysages », 1974-1977). Ajoutant inlassablement à la palette de ses techniques, de ses méditations et de ses inspirations.

▷ Virginie Félix

| Jusqu'au 21 septembre, musée des Beaux-Arts de Lyon, mba-lyon.fr



Ci-contre:
Coquille n° XXXI
(1995) et, page 63,
Biju 23 (2018),
deux des œuvres
de François Rouan
visibles au musée
des Beaux-Arts
de Lyon.

Un vitrail de transition

De la toile au verre. À la demande de l'abbaye royale de Fontevraud, François Rouan s'est attelé en 2021 à un projet de vitraux pour le grand réfectoire – ils seront inaugurés cet automne. Cherchant là encore l'empreinte d'un lieu marqué par la clôture et le silence. «*Il est hors de question de venir apposer une marque contemporaine sans prendre en compte l'ensemble des strates léguées par l'histoire*», explique l'artiste. Qui a choisi d'associer trois éléments : le verre peint au jaune d'argent puis gravé, la grille – qui évoque autant l'enfermement que la géométrie de la croix – et un tressage de formes, imprimant les strates de la mémoire dans les miroitements translucides et colorés des vitraux. L'occasion aussi pour l'artiste de réfléchir à des formats plus verticaux dans sa peinture. En résulte la série des «*Transis*» (2020-2023), silhouettes décharnées parées de couleurs flamboyantes, auxquelles le musée lyonnais consacre une salle suspendue entre la mort et la vie.